

# Jean Pierre Girard

## TEXTE ADAPTÉ

### **Le 8<sup>e</sup> jour de la semaine**

adaptation de la chronique du 13 décembre 2014, « Le Wimbeldi »

### **Les mains**

adaptation de la chronique du 25 octobre 2014, « Construire »

### **Les rames**

adaptation des chroniques des 6 et 14 juin 2014, « Rames volées »

### **Les bêtes**

adaptation de la chronique du 19 octobre 2013, « La bêtise »

- ces chroniques originales sont en ligne sur le site Web de l'auteur
- d'autres chroniques sont publiées aux éditions *Druide*, sous le titre *Chroniques de riens*

## Le 8<sup>e</sup> jour de la semaine

Dans le calendrier, la semaine a sept jours. Il en manque un : le wimbeldi. Ce 8<sup>e</sup> jour est une invention de ma fille, alors âgée de six ou sept ans. Un secret partagé avec son père pendant des années. Je vous le révèle aujourd'hui, avec sa permission.

Le wimbeldi est un jour dans lequel on entre pour une grande occasion ou sans raison spéciale. Il arrive spontanément, comme une évidence. On se regarde, puis l'un des deux demande : « wimbeldi ? » L'autre y pense trois secondes et dit « oui » ou « non ».

Si la réponse est « oui », le 8<sup>e</sup> jour naît et la magie opère totalement. Seule exigence du wimbeldi : avertir les gens qui nous aiment de notre absence.

On part, on file, on disparaît de la carte. Même les satellites nous perdent de vue. On construit la journée avec les inspirations du moment. On monte dans le Nord ou on file vers Trois-Rivières. On tourne à gauche ou à droite, ou on continue tout droit. On arrête jouer aux quilles ou acheter du chocolat. On mange à n'importe quelle heure.

Ma théorie sur le wimbeldi ? L'absence de ce 8<sup>e</sup> jour dans la vie explique de nombreux inconforts, maux, blessures d'adulte et d'enfant.

Que se passe-t-il un jour de wimbeldi ? On quitte sa trajectoire à peu près prévisible. On se retrouve dans un endroit nommé « ailleurs ». De là, on aime autrement. De là, on comprend mieux le rôle formidable que joue chacun de nos gestes, de nos sourires. De là, on s'exerce à réprimer nos impatiences et on apprend à fredonner des mélodies. De là, on peut avoir une pensée qui s'envole, comme un papillon ou un oiseau, vers une amie qui a de la peine. Et tout cela, sans égard à la distance, juste par une présence fervente.

Bon wimbeldi !

---

## Les mains

Je regarde mes mains. Elles étaient fortes et calleuses quand j'avais des vaches, plantais des piquets de clôture, faisais les foins, rénovais une maison et construisais un poulailler. J'étais propriétaire de deux terres juxtées : trente-trois arpents de long, six arpents en largeur, soit la distance entre sept poteaux de téléphone sur une route de campagne.

J'aimais le travail répétitif de la ferme. Le monde était simple.

Maintenant j'écris. Mes mains sont petites et douces. Le clavier de mon ordinateur ponce les extrémités de mes doigts. Ma peau est si fragile que râteler des feuilles me fait des ampoules. Je ne sais plus déjouer la dureté du monde.

Lorsque j'écris, mon cœur monte jusqu'à mon cerveau. Puis l'inverse. Le mouvement est répétitif. Je suis comme un bateau immobilisé au quai, qui monte et descend avec les marées.

Mes lecteurs n'ont pas idée du nombre de feuilles que je noircis avant d'arriver à une page satisfaisante. Même pas une page que j'aime : juste « satisfaisante » ! Et le résultat n'est jamais à la hauteur de mon travail de défrichage, de tout mon labeur. Je ne réussis pas à rendre mon cerveau et mon cœur calleux, comme mes mains de l'époque.

Où est ma « satisfaction » d'écrivain ? Ce qui m'importe le plus dans mon travail d'écriture est que je me sente au travail. Comme lorsque je rénovais ma maison, plantais une rangée de piquets au fronteau de mon champ, construisais mon poulailler. Tout cela, je le fais aujourd'hui en papier.

Bref, le principe de la construction éveille en moi le désir de parvenir à ce moment crucial où je plante le dernier clou, bien droit, sur la page. Alors mon texte devient une voix, un toit, une poignée de main, un repos... tout ce que vous voudrez.

---

## Les rames

Je vous rapporte une anecdote vécue. Le genre de fait divers qui fait s'arrêter, s'interroger et finalement dire : « Mais qu'est-ce que les gens ont en tête ? »

Il y a trois semaines, je me suis fait voler mes rames. Pas la chaloupe, juste les rames. J'ai commencé par me dire : « Aïe ! je viens de me faire voler. » Ensuite, j'ai passé une heure à me questionner : « Malfaisance ? Voisin idiot ? Trip d'ado qui vient de boire une grosse bière ? Etc. » Puis, j'ai soupesé cette hypothèse : « Les voleurs sont venus par la rivière. Mais alors ! ils avaient déjà des rames. »

Je suis à peu près certain que vous comprenez l'étrangeté de l'affaire.

Une chaloupe pas de rames, en été, aussi bien y faire pousser des poèmes. Ce n'est pas une mauvaise idée si on veut questionner sa place sur la Terre. Mais pour prendre le large, il faut des rames. Je suis donc allé en acheter deux nouvelles. Six pouces plus longues que les rames volées. Des rames plus longues allongent la portée et la glisse de la chaloupe. Et peut-être aussi mes espoirs fous à propos de l'existence.

Deux rames, cent piastres, avec deux bons tolets pour remplacer les vieux. Je les aime, mes nouveaux tolets solides et mes longues rames bien équilibrées. Vous pensez que l'histoire est finie ? Eh bien, non !

Une semaine plus tard, je suis descendu à la rivière avec un verre de rosé et mon chien. Je regardais les canards et là – je vous le donne en mille ! – j'ai vu les rames volées. Elles étaient de retour dans ma chaloupe. Ouais ! Intactes. Waouh ! Comment ne pas trouver la chose ironique ? Le manège des questions est reparti dans ma tête. Mais l'univers des « pourquoi » a ses limites : qui veut passer sa vie à chercher pourquoi les gens font des choses ou ne les font pas, disent des choses ou ne les disent pas ?

Pour conclure, si vous avez besoin de rames, je suis équipé en double.

---

## Les bêtes

Imaginez-moi à vélo sur le rang Sainte-Julie. Je roule à 24 ou 25 km/h, peinard. Un gros pick-up blanc me double. Il me devance d'une quinzaine de mètres à peu près, puis il adopte ma vitesse. De la fenêtre côté passager jaillit un sac de *fastfood*. Il s'ouvre sur l'asphalte et répand frites, ketchup, verres de cola et emballages de burger. Je m'arrête pour ramasser les cochonneries. J'entends une cascade de rires gras. Le chauffeur (jeune, vieux, je ne sais pas) accélère. Roulant au double de la limite de vitesse permise sur Sainte-Julie, le pick-up disparaît au tournant.

C'est arrivé hier. Cet incident illustre l'une de mes plus grandes craintes dans la vie : la bêtise.

Il faut être bête pour avoir l'idée de jeter un sac de déchets dans la nature. Plus bête encore pour le faire malgré les risques d'accident et de blessures pour un cycliste. Et il faut être extrêmement bête pour trouver cela drôle.

Heureusement, tout le monde n'est pas aussi bête. Par exemple, mon carrossier (Daniel, chic type) : quand il me parle de la progression de la rouille sur mon Westfalia ou des samares qui bloquent la ventilation du moteur, je l'écoute, j'essaie de le comprendre ; quand il m'écoute lui parler de ma « Chronique de riens » ou de l'importance d'un écrivain comme Camus, il essaie de me comprendre. Nous sommes tous les deux disposés à faire preuve d'une relative intelligence. Nous sommes poreux, curieux, attentifs. Je trouve cet état d'esprit particulièrement réjouissant.

Nous sommes nombreux à tenter de valoriser la pensée dans les garages, les écoles, les champs, les brasseries... Mais sommes-nous assez nombreux ? J'ai l'impression que les bêtes se reproduisent comme des lapins. Peut-être même fornicquent-elles sur un lit de frites, dans des boîtes de pickup blancs.

Il m'arrive d'être gagné par la peur qu'un jour, les bêtes l'emportent.

---